

L'ARCHE *Editeur*

Pieter DE BUYSSER

L'Accueil d'Ismël Stamp

Traduit par
Anne VANDERSCHUEREN

Tous droits réservés

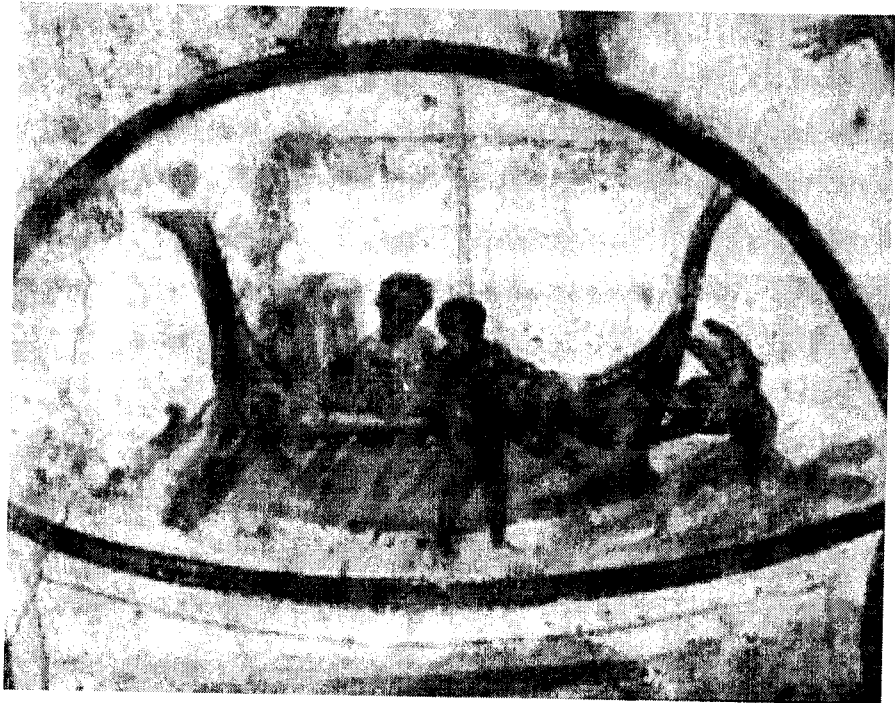
Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

L'accueil d'Ismael Stamp



Pieter De Buysser

Ismael.

Ismael Stamp.

Né.

**Né et la bouche grande ouverte et tout de
suite de l'eau dedans, avalée l'eau.**

**Par hasard, justement la gorgée d'eau avec
le reflet du disque plein de la lune.**

La lune dans mon ventre.

Impossible de l'évacuer.

J'ai pissé, et pissé, rien, pas de lune.

Moi, la lune dans le ventre, pour de bon.

Alors, moi, en route pour le soleil.

Zanzibar

Zanzibar la merveilleuse

Me voilà

Je suis là

Zanzibar Zanzibar la merveilleuse

Je viens à toi.

Je vais commencer par vous raconter d'où je viens. Vous me croyez ou vous ne me croyez pas, moi, je ne fais plus dans les châtimements ou les paradis.

Zanzibar, Zanzibar la merveilleuse....

Il y a six mois, j'ai posé pour la première fois le pied sur la terre ferme.

C'était à Spitsbergen. Barentsburg, une vieille ville côtière faite de pierres, de cris et de murmures contre la mer.

C'est là que ma baleine est morte. La baleine dans laquelle j'ai grandi. Trente ans. Dans son ventre. Toujours tout seul. Je n'ai rien vu d'autre que ça: la chambre blanche et ronde de son ventre. C'est là que j'habitais. De haut en bas, toute ronde, une paroi blanche sans fin. Là - exactement comme ce que je vous raconte - pas de mensonge ni de vérité. Je n'ai

**jamais été ailleurs que dans ce nulle part,
jamais rien vu d'autre que ce rien. Seule la
mort entrait là-dedans. Et avec la mort, je
sortis.**

**Après des années passées à sillonner les
profondeurs de la planète avec une force
déchaînée, ma baleine sut que son heure
était venue. Le plaisir violent avec lequel
elle giflait l'eau de sa queue avait diminué
ces dernières années. De son côté, la mort
crut bon d'en déduire qu'Elle pouvait
approcher. Tandis que ma baleine nageait,
la mort se mit à la caresser doucement.
Elle en devint lasse et mélancolique. Au
début, elle ne voulait pas entendre parler
de la mort, mais peu à peu elle la laissa
faire, empreinte d'un chagrin proche du
bonheur. La mort est irrésistible. Ma**

baleine décida qu'elle était prête à la rencontrer. Elle entreprit une dernière fois de croiser dans les eaux de l'Antarctique, alla insuffler du courage au Golfe persique, fendit vers les bouches du Mississippi pour un baiser d'adieu, salua le Ganges au passage puis s'accorda une dernière fois de l'hippopotame. Pour clôturer son festin, elle se cura les dents des restes de viande avec un flamand rose. Le lendemain matin, elle arriva à Barentsburg. Elle s'étendit sur les galets ronds du rivage et ne bougea plus.

Une centaine de cailloux s'éboulèrent sous sa queue, dans le ressac. Ils tintèrent et chantèrent, je les entendais. Je crois qu'elle s'est un peu laissée porter, vers les côtes puis vers les flots, je l'entendais fredonner. Puis vint la mort.

Par derrière.

Elle se glissa à l'intérieur.

Lui ouvrit la bouche.

**Et un cri chaud s'extirpa en se tortillant,
pendant de longues minutes.**

**Un courant d'air chaud qui provoqua les
menstruations chez les femmes, la ponte
chez les pingouins et la panique chez les
employés de la centrale nucléaire située à
proximité.**

Puis, tout s'arrêta.

**Je gisais comme un galet parmi les galets,
chauve, nu et rond.**

Bon.

Je devais trouver un truc. Ça me semblait gris tout ça, l'eau, les rochers et les pêcheurs qui me fixaient, la bouche ouverte. C'est pour en arriver là que j'ai été éjecté de ma baleine? Tout et tout le monde se ressemblait. L'un m'attendait, le visage aigre comme celui d'une infirmière, un autre me souriait, un couteau à filets dans le dos, et aucun de ces êtres humains qui n'était pas un être humain. Aucune goutte dans la mer qui n'était pas une goutte et toutes les pierres qui étaient des pierres. Quand je vis ça, un gargouillement monta dans mon ventre, une brise d'écho de rien, ça sortait de très loin, j'ouvris la bouche et Zanzibar c'est sorti Zanzibar

Me voilà

Me voilà

Zanzibar Zanzibar la merveilleuse

Je suis en route.

J'arrive

J'arrive

Zanzibar

T'es-tu coulée dans mes os?

Mes pieds sont de plus en plus sots

et fous de toi

que m'as-tu injecté dans la langue?

pour toi

je parierais mes couilles

parce que Zanzibar

Zanzibar, Zanzibar la merveilleuse

Me voilà, je suis là

Je viens à toi.

Je ne suis pas resté longtemps dans ce village. J'ai demandé à un capitaine si je pouvais me rouler dans ses filets et naviguer jusqu'au Danemark. Je pouvais. Il s'était mis à me presser de développer des branchies lorsque nous arrivâmes enfin. Pour lui faire plaisir, j'ai sauté spontanément par-dessus bord. Il était content. Moi aussi, et j'en ai profité pour traverser en toute liberté le Skaggerat jusqu'à la côte. A minuit, je suis arrivé à Elseneur, un grand château au bord de l'eau. Sur la pelouse, ils étaient en train de jouer une tragédie, le dos tourné vers la mer. Précisément là où j'ai émergé. Un quart des femmes a senti tourner leur lait quand j'ai sorti la tête des rochers. Elles se sont mises à hurler en même temps: "L'esprit du père! L'esprit du père!" J'ai dit

hélà hélà les gars, hélà, on se calme. Je viens de faire le poisson, je ne vais pas me lancer dans un autre numéro, 'y a quelque chose à boire ici? Ils ont tous détalé. Les hommes et les femmes se sont cachés derrière les tribunes, les gens à l'avant jetaient un oeil par les rideaux. J'étais seul, au milieu d'une scène immense, et par les interstices et les fentes dans les rochers j'entendais le chuchotement effrayé: "l'esprit du père, l'esprit du père", comme une supplique puis c'est devenu un ordre: j'ai pensé: allez, bon: grrr, whoooooeee gr gr. Ils sont sortis de sous les tribunes, whooe gr gr whoe whooe, l'un après l'autre, soulagés. Je me suis dit, voilà, encore un numéro qui marche ici, les gens me regardaient avec admiration et ils ont repris leur place, j'ai continué un peu puis

les acteurs sont réapparus, à droite et à gauche. Lentement, ils ont pris le relais et se sont remis à jouer. Je me suis dit allez c'est bon, tout est dans l'ordre. J'ai quitté la scène ... applaudissements... grrr, whoeee,... applaudissements plus soutenus,...

J'ai salué et je suis parti. J'ai pris au passage un quart du ravitaillement dans la baraque et j'ai repris ma route, dans la nuit. Zanzibar, je me disais, Zanzibar la merveilleuse

Je viens à toi.

Zanzibar

Zanzibar la merveilleuse

Je suis là

Je suis là

Zanzibar Zanzibar la merveilleuse

Je viens à toi.

Le ventre plein, je me suis couché, j'ai ronflé. Le soleil n'était pas encore levé que je me suis éveillé à cause des camions allemands. J'étais couché dans l'herbe, à côté de l'entrée de l'autoroute.

Les yeux dans les yeux, avec de magnifiques arbres-monstres, cubiques, sur le point d'éjecter un orage de leur acier.

Dans le ventre d'un de ces camions, c'est là que je voudrais m'étendre. J'ai remonté la bande où ils toussaient, au pas, l'un derrière l'autre. Discrètement, j'ai posé le pied sur l'arête chromée de la queue d'un des spécimens les plus solides. J'essayais prudemment d'éviter les yeux qui guidaient l'arbre-monstre derrière moi, j'ai détaché la

toile et soudain, une fois de plus, un vaste espace, qui tremblait doucement, s'étendait devant moi. Comme je voulais entrer! Plus je m'y enfonçais, plus je retournais le couteau dans la plaie, je devais dire adieu à ma baleine. Plus jamais, ça devenait clair, je ne retrouverais la même chose qu'avec elle... Je me suis endormi et j'ai rêvé d'avant, des bruits dans le port de Djibouti. Oh ces matinées dans le ventre de la baleine! Quand nous nagions et que personne ne nous voyait, oh le tintement des mâts, le froufrou de leurs filets!

Un homme avec un gant de cuir me souleva la paupière. Le rayon aveuglant d'une lampe de poche me frappait le visage. Quand il a vu que je m'éveillais, il m'a agrippé par le cou et m'a jeté au fond de sa

benne. Il a sifflé avec ses doigts et quatre saucissons de pâté de foie en marcel se sont approchés de moi.

Génial, j'ai dit, et j'ai levé le pouce en l'air, il y a assez de place ici.

Mais ils se sont mis à m'insulter, un m'a donné un coup de boule et m'a dit que je pouvais m'estimer heureux que c'était lui qui m'avait trouvé et pas la douane. "Heureux" j'ai dit, et il m'a jeté par terre pendant que les types sortis du même emballage que lui se mettaient à me donner des coups de pieds. "Casse-toi" et je devais passer le message à ma famille et à mes amis. Entre les coups, j'ai crié qu'ils devaient tout de même me donner l'occasion d'être heureux mais ils ont continué à frapper. Ce n'est que quand je n'ai plus bougé, qu'ils se sont arrêtés.

J'arrivais juste à ouvrir un oeil, d'un quart, et j'ai vu qu'un d'eux apportait un thermos. Il s'est penché, a soulevé ma tête de sa main chaude et moite, l'a posée sur son genou et m'a demandé si je voulais boire du thé. Je lui ai dit choisis un trou ou une déchirure et verse. Ça l'a affolé, il m'a caressé la tête avec la main dont j'espérais qu'elle avait surtout tâté le volant de son camion pendant les dernières 24 heures. Un collègue a apporté une boîte de pansement, et il a voulu commencer une discussion. Je devais comprendre qu'on leur colle des amendes salées s'ils prennent des réfugiés, j'ai dit mais je ne suis pas en train de fuir monsieur, je vais juste à Zanzibar. Ils ont formé un cercle autour de moi et m'ont jeté des regards de Saint-Bernards. L'un après l'autre ils ont

débouché le fût de bonté et de compréhension sous leur menton. Ils comprenaient que si la police me trouvait ainsi, ils seraient dans de sales draps. Ils allaient s'occuper de moi. Ils ont décidé que puisque je niais que j'étais un réfugié, j'en étais certainement un. Je pouvais dire et faire n'importe quoi, c'était clair qui et quoi j'étais. C'est ainsi que j'ai soudain profité de leurs soins. Quand l'un d'eux a proposé de réchauffer une boîte de raviolis, ils ont tous dit oui. C'était le matin, sur un parking près d'Hambourg, mais il fallait que je mange avec eux. C'était une boîte géante avec encore plus de viande. Ils boivent une bière avec ça et je bois aussi, pour me donner des forces. Quand la deuxième boîte et la troisième bière sont descendues, on tire au sort pour savoir qui

m'emmène. Ils ont les nerfs, ils veulent tous me donner des chacha et des ravioli, et me mettre sur leur tableau de bord. C'est Hermann qui a gagné. Hermann et son DAF argenté, et au paintbrush, lui et sa femme Hannah, dans leurs jeunes années, intimement enlacés. Par respect pour Hermann, je ne vous dirai pas ce qu'ils ont tiré au sort. En tout cas, il était – après coup – super heureux d'avoir gagné. Un quart d'heure plus tard, on roule direction Bruxelles. Je joue un réfugié qui doit faire, pour Hermann, comme s'il était un croisement entre un arbre de Noël, Garfield et une femme, et pour la police le petit neveu de Hermann. Mais appelez-moi Ismael. Ismael Stamp. Et je suis en route pour Zanzibar.

Bruxelles est une belle ville. Dans le quartier du Petit Château Hermann me fait descendre. Il m'embrasse comme si j'étais son propre fils.

Je me promène à côté de l'eau et je reconnais les langues des pays où j'ai été.

Dans le ventre de ma baleine je pouvais entendre des voix philippines, chiliennes, angoliennes... Pour la première fois, je vois ici leur visage. Aussi dansant était mon souvenir de leur langage, aussi battus et cassés ils s'appuyent maintenant sur la rambarde. Je me promène et je regarde.

Bruxelles n'a pas de visage, elle en a des milliers chaque seconde. A ma gauche il y a un bar qui s'appelle De walvis. Le patron me regarde avec une douceur pénétrante, il fait signe, je m'approche de lui, mais je dois

traverser un groupe de jeunes marocains qui fricotent juste en face, ils font un signe, au même moment, il y a une grosse Mercedes avec une plaque politique, sur le siège arrière il y a un homme à l'aura imposante qui ouvre sa fenêtre, et il me fait signe, de l'autre côté de la rue il y a une fille, mais vraiment incroyable, et elle, oui elle aussi me fait signe, à ce moment-là, moi, Ismael Stamp, je décide moi aussi, dorénavant de faire signe.

Une sirène. Un hurlement strident sillonne la rue. Un peu plus loin, je vois une grande voiture dont les phares clignotent en mesure. Les clignotants s'allument, s'éteignent, s'allument, s'éteignent... C'est une vue magnifique: la synchronisation des

phares et de la sirène: un beat ardent qui me pénètre.

Je vois bondir deux types, comme des panthères montées sur ressorts, ils dansent et esquissent des triples sauts sur le trottoir. Yow men! Funk is in the town!

A ma droite, la rue est jonchée de perles étincelantes, un sillon brillant de verre brisé s'étale sur 50 mètres, un tapis de diamants qui reflète l'air, les façades et les passants. Je baisse la tête et je me vois multiplié par 66.

Quand le beat a disparu et que les clignotants se sont éteints, ils avancent.

Je leur dis waouw mecs c'est génial. Ces nœuds dans vos chevilles, ces rivières dans vos poignets et ces jeux de lumières sur les klaxons du tonnerre! Il pose la main sur mon épaule, pas amicalement et me

**regarde dans les yeux: « On fait fifty fifty »,
mets-toi là dans le coin et regarde
comment on fait. Ils s'enfoncent chacun
dans un portique. Je regarde. Ils se traînent
sur le trottoir, l'air de rien, et d'un coup, ils
catapultent un poing dans une vitre. Des
lumières qui dansent, le beat sauvage d'une
alarme et une averse locale de diamants.
Les héros, les dompteurs de cv! Ils passent
une main élégante dans le trou obscur de la
vitre de la voiture. Sans le moindre soupir,
comme s'il ne voulait pas que quelqu'un les
regarde, leur poignet tourne souplement
dans cette gueule affamée qui crache des
perles, cette gueule bordée d'incisives de
carnassier en métal. Le dangereux chat des
rues qu'ils viennent de réveiller en sursaut
et qui en est réduit à pousser son**

**hurlement en saccades majestueuses, en
bavant une coulée de perles étincelantes.**

Ils reviennent vers moi.

A toi, ils disent.

Moi?

Oui, toi, tu es un des nôtres, non?

**Mais non, je suis Ismael, Ismael Stamp, et
je vais à Zanzibar.**

**Et d'un coup, ils détalent! Sans un mot. Je
me retourne et je remarque que la
Mercedes avec la plaque ministérielle roule
à ma hauteur. La vitre arrière s'ouvre. Un
homme bien propre sur lui me regarde, il
rayonne sous des picots luisants de gel où
se plaquent quelques cheveux. "Ça va, tout
va bien et la petite famille, ça va aussi?" Il
essaye de me lancer un clin d'œil jovial. Ça
ne lui réussit pas, il entraîne un rien trop de
muscles faciaux dans son fiasco. Je lui dis**

mon nom et où je vais. Heureusement, il ne se met pas à courir. Il n'irait pas loin, je voyais bien la grosse panse posée sur ses genoux. " A Zanzibar ?" dit-il, "vous pouvez toujours rêver mon ami, c'est vrai, ça vous va très bien, ça vous sied, ça montre votre disposition à prendre les choses en main. Ha ha le zèle! Venez donc, asseyez-vous là." Je lui demande s'il va à Zanzibar, il rit et fait comme s'il était ému par ma question.

"Oui mais non, sérieusement" je lui dis.

"Monsieur Dutruc, j'ai du boulot pour vous."

"Ismael" je lui dis.

"Bien, Ismael, vous voulez gagner des sous? Un bon paquet de sous ?"

Je lui dis que je n'ai encore jamais travaillé. D'abord, il a l'air surpris, puis il

me dit: “Evidemment. Bingo! Vous êtes celui qu’il me faut, vous êtes un vrai”.

“Un vrai quoi?” je lui demande.

“Montez, voilà un billet de 500 euros, montez j’ai le boulot idéal pour vous.”

Il brandit un papier rouge sous mon nez et rit, je vois ses dents brun foncé. “Montez, je vais vous expliquer.”

Je m’assieds à côté de lui. Sa vitre remonte et le chauffeur roule, lentement. “Laissez-moi vous regarder!” et il prend mon menton dans sa main et regarde dans mon nez. “Ça m’a l’air très bien tout ça! Félicitations! Je vous ai vu à l’œuvre tout à l’heure, vous avez ça dans le sang, hein mon ami, un pur sang!” Je dis: “Mais un pur sang quoi?”

“Bien vu! Brillant, refuser d’être taxé d’immigrant, rejeter l’étiquette de l’immigrant! Dix sur dix mon ami, en voilà

encore 500, écoutez, je veux vous parler.

Le roi veut vous voir."

"Moi, je, le roi ?" je dis.

**"Oui" il dit "le roi m'a demandé de lui
montrer un vrai immigrant de près. J'ai dit:
Sire, je vais vous arranger ça, demain matin
au petit déjeuner vous l'aurez, votre
immigrant."**

**Il me dit qu'il n'avait encore jamais vu le roi
si heureux! "Le roi a dansé la gigue et il a
imité le cheval réjoui. Mais soudain, il s'est
immobilisé, il a porté la main à son cœur et
il a dit: "Mais Mike, je pars demain en
Espagne, pour me reposer." Sire, dans ce
cas, j'emmène l'immigrant en Espagne! "Oh
yupi, youpi, bravo Mike, Micky,
décidément, vous méritez vraiment d'être
notre ministre le plus populaire! Approchez,
que je vous donne une baise sur le nez."**

Tandis que je réalise que je me trouve dans la même voiture que Mike Micky, le ministre le plus populaire, je remarque qu'on monte sur l'autoroute. Je lui demande où on va.

"En Espagne! On doit arriver demain matin. On va rouler toute la nuit et si il y a des embouteillages, ce n'est pas grave."

C'est seulement là que je vois devant, derrière et à côté de nous, une escorte de la gendarmerie et quelques voitures allemandes, avec des vitres fumées. "Tous ces gens nous accompagnent en Espagne?" je demande.

"Oui" dit Mike Micky, "ils vont nous protéger, vous et moi. Et si vous voulez un martino ou un club au thon, ils iront les chercher."

Et quand il ajoute que personnellement, il aimerait bien manger un bout, le chauffeur ferme tout, direct. La gendarmerie déclenche les sirènes et deux heures plus tard on quitte le parking d'un établissement mégafriqué, à deux pas de l'autoroute. Le ventre plein de rôti de gibier et de dame blanche.

J'essaye de m'assoupir dans la voiture. Quand on traverse les Pyrénées, je dis, à moitié éveillé, à moitié endormi: "Mike Micky, merci hé mec, parce que là on se dirige vers Zanzibar". Il ronfle, ses mentons frappés par le voyant clignotant de son Gsm qui reçoit les derniers résultats du poppoll. Je rêve de Zanzibar, Zanzibar, j'arrive je suis là je suis en route, ...

Le bruit du gravier qui s'écrase sous les roues me réveille.

On remonte une longue avenue, bordée de pétunias si monotones que je me rendors illico. Mike Micky me tire par la manche: “on se réveille, on est arrivés.” Je vois une villa imposante sur le flanc d’une colline, nous nous avançons vers une petite annexe. “D’abord un bain” dit Mike Micky, “puis des gens de mon équipe viendront vous refaire une façade authentique.” On me conduit dans une belle chambre, je suis encadré par deux armoires à glace, ils font couler le bain et me préviennent qu’ils attendent dehors. Je me glisse dans un délicieux bain chaud parfumé à l’huile d’orange. Il n’y a rien pour que je me rase, donc je ne touche pas à mon début de barbe. Je m’asperge le corps avec un peu du liquide de tous ces bocaux en verre. Puis on frappe à la porte. J’ouvre et les

deux armoires à glace m'invitent sèchement à les suivre. Ils me conduisent dans une grande pièce où Mike Micky et une dizaine de types bien habillés me regardent poliment.

"Ismael", dit-il "un dernier briefing. Il est 9 heures. A 9 h et demie, le roi prend son petit déjeuner, je vous y attendrai. Nous ne savons pas s'il désirera s'entretenir seul avec vous, ni ce qu'il vous demandera. Ismael: je ne vous demande qu'une chose: soyez vous-même. Merci. Robert et Roger, vous le conduirez d'abord dans la cuisine, découpez un oignon, faites-le bien revenir, ajoutez du ketchup et faites-en une tache sur son col. Versez-lui dessus le fond d'une Stella et emmenez-le devant le roi. Entre-temps, je rédige un communiqué de presse. Ismael, venez." Il sort son portefeuille,

prend un billet de 500 et me le fourre dans la main. "Faites de votre mieux, mon garçon."

Je suis devant une haute porte avec des bords dorés. A ma gauche, Roger, à ma droite Robert. Et une douzaine de laquais et de gars de la sécurité derrière moi. Le premier laquais frappe à la porte, trois coups, lents et appuyés. La porte s'entrouvre, un visage fin comme une règle prononce "entrez". Le premier laquais me fait signe d'entrer.

Ils restent tous dehors, je suis seul à pénétrer dans une pièce énorme. Au milieu, une grande table est dressée, un petit-déjeuner copieux, quelqu'un a déjà mangé. Un des murs est entièrement en verre et offre une vue magnifique sur la vallée avec au loin, la mer bleu azur. Une porte en verre

est à moitié ouverte, elle conduit à la piscine. J'aperçois une vieille dame en maillot, elle plonge. "Bienvenue" dit une voix dans un coin derrière moi. Je me retourne et je vois un homme digne s'approcher de moi. Il me serre la main tandis qu'il me dévisage de la tête aux pieds. "Je vous en prie, veuillez m'excuser de vous avoir fait venir. Je ne vous connais pas. Je ne connais pas les vôtres. Je vous suis reconnaissant d'avoir accepté mon offre." Je lui dis: "Et bien, c'était le genre d'offre que je n'ai pas pu refuser!" "Vous comprenez que j'ai pour tâche de gouverner le pays, et que la nature même de ma fonction m'empêche d'avoir des contacts avec un homme comme vous. Dites-moi donc, quels sont vos besoins? Pouvez-vous vous tailler une place dans ce pays?"

"J'essaye constamment de me tailler, ça oui" je dis et le roi éclate de rire. "Vous voulez dire que vous subvenez à vos propres besoins et ensuite que vous courez vite?"

"Courir vite? Non, je cours, c'est tout, je vais à Zanzibar." "Vous êtes originaire de là-bas?"

"Non" je dis, "je viens du ventre d'une baleine."

Le roi se marre. "Et moi je sors du ventre d'une cigogne." "C'est vrai?" je lui demande.

"Mais oui," il est sérieux. "Si tu n'es pas un immigré, je ne suis pas le roi! Et je sors du ventre d'une cigogne d'un blanc brillant avec un bec orangé!"

"Enchanté de faire votre connaissance," je dis. Le roi me serre dans ses bras.

**"Quel plaisir", il rayonne "d'être enfin salué
comme quelqu'un qui sort du ventre d'une
cigogne!"**

**"Je vous l'accorde avec plaisir" je lui dis
"toujours obligé d'être roi! Moi au moins,
j'ai connu le changement, j'ai déjà dû jouer
Hamlet, un chauffeur de camion, un
immigrant..."**

**Le roi se met à ronfler de plaisir, il parcourt
la pièce d'un pas rapide et ses yeux qui
louchent toujours un peu reprennent leur
place, pour la première fois dans sa vie:
"C'est la toute première fois que je suis
pondu par une cigogne dans ce château de
Cobourg, au milieu des faucons," le roi
arpente la pièce, "asseyez-vous, Ismael,
asseyez-vous. Cigare?"**

**J'en allume un gros, je vois que le roi est
aux anges.**

**"Dis-moi, Ismael, tu partais à Zanzibar,
pourquoi Zanzibar?"**

**Je lui raconte que je me rappelle que quand
je vivais toujours dans le ventre de la
baleine, nous étions passés au large de
cette ville. Le chant me résonne toujours
dans les oreilles, Zanzibar, c'est le bruit de
la ligne d'arrivée qui s'envole dans le vent,
c'est le rythme d'une promesse à ne pas
acquitter, répété sans fin dans un chant de
rien, à Zanzibar, j'arrive, me voilà, c'est
l'accueil, c'est ce que j'accueille à chaque
respiration, c'est le bruissement cadencé
de la vérité dans le multiple, c'est le soleil
dans un intervalle, c'est Zanzibar, c'est
l'étape du départ, j'arrive, me voilà, je suis
en route vers toi..."**

Au fur et à mesure que je parle, je vois le roi s'épanouir comme une tulipe en accéléré. Il peut bien.

Il peut bien.

Je le vois chercher ses mots, il bégaié. Je regarde le roi et je suis très ému de le voir s'épanouir ainsi. Il rayonne et des enfants sortent de ses yeux.

Je demande: "Monsieur le roi, ils vous ont toujours connu comme roi?" "Toujours" dit-il "je viens d'une cigogne mais je suis aussi bon qu'un cheval, un cerf dans un saule pleureur au bord d'une rivière qui divise les tours multiples en une seule."

"En effet", je dis, je le sais. "Et votre femme, elle le sait?"

"Non" dit-il "moi-même je ne le savais pas, mais maintenant que je vous vois..."

A ce moment, le roi porte la main à son cœur. Je demande: "ça va majesté?" "Non" soupire-t-il "mon cœur", il sort d'un pas chancelant, je me précipite derrière lui, je le soutiens, il se dirige vers le bord de la piscine et s'effondre, au loin, je vois sa femme en train de jardiner, il tombe, sa tête frappe les pierres, je le lâche, je regarde autour de moi...

Robert me regarde. Il laisse tomber un plateau. Le plateau se fracasse par terre, Robert ne réagit pas. Sa bouche s'ouvre et se referme comme le gouvernail d'une barque. Il appelle Roger. Mais sa voix est encore plus faible qu'un cri de rat.

La reine examine la texture de la dernière rose, elle ne va pas tarder à désirer du thé, n'était toute la cour qui, poussée par un vent furieux de panique, surgit des coins

les plus discrets de la propriété. Pressés par leurs Gsm dans ce monde cruel, les laquais bondissent des buissons, des corniches, des charmantes charmilles. Le roi se meurt. On prend la reine par la main, Roger fonce sur moi mais le frémissement de ses narines me prévient qu'il vaut mieux dégager.

Arrêtez l'assassin, arrêtez l'assassin ! il hurle.

Je cours, mon torse peut à peine suivre mes jambes.

La police militaire, un hélicoptère de la Guardia Civil, des agents belges de la sécurité d'Etat, tout le chenil à mes trousses. Je devale la colline, sur un sentier couvert de sable, le gravier râpe mes semelles, au-dessus de moi, un hélicoptère vrombit, je cours toujours et je

me retourne, dans le nuage de poussière qui me suit je distingue une dizaine de types haletants, les yeux rivés sur moi. Ils vont m'attraper, ils veulent m'attraper, ceux-là aussi ont vu quelque chose en moi. On dirait qu'en dix minutes une armée s'est mise en branle pour me mettre le grappin dessus. Je dévale un sentier, vire brusquement dans un champ, je remonte un autre sentier. Pourquoi est-ce que je cours ? Je cours si vite que mon âme me sort du corps mais leurs yeux la repoussent à l'intérieur. Je cours, les chardons m'éraflent les mollets. Depuis que je suis ici, je cours, "Je n'ai pas besoin d'âme" je crie. "Je n'ai pas d'âme" je murmure, ma voix est couverte par les hélicoptères et les sirènes. Je quitte subitement le sentier et m'enfonce dans un bois très dense, ils

**continuent tout droit, je ne suis que désir,
que peau, un sac d'os en forme, je vois la
fin du bois, un ravin et au-delà, la mer, je
suis un accusé de réception sans réception
au galop, j'accueille, je cours, je vole, je
trébuche et je chante, Zanzibar, Zanzibar,
je suis là, je suis là, Zanzibar, je suis en
route!**

**Je plonge dans un trou. Deux mètres plus
loin, il y a le ravin. 100m plus bas, la mer.
Je me couvre la tête de branches et de
ronces de mûrier. Je me repose. J'entends
l'hélicoptère inspecter le voisinage,
pendant de longues heures. Je respire, je
me repose.**

**Je reste là toute la journée. J'essaye à
peine de bouger. Je ne sais même pas si je
peux rentrer. Ils veulent voir en moi
l'assassin du roi. J'ai déjà été plongé dans**

la merde jusqu'aux genoux, mais ceci, c'est nouveau.

Tout est calme aux alentours. J'entends la mer au loin, les grillons se mettent à chanter, le soleil rougit et grandit. Je sors la tête de mon trou et je regarde le soleil écarlate, il est aveuglant.

C'est long. Une voiture, j'entends une voiture qui s'approche lentement sur le sable du chemin près de moi.

Je replonge dans mon trou. C'est la Mercedes de Roger et de Robert. Sur les sièges arrière, trois malabars, des agents sûrement, ils me cherchent toujours. La voiture avance jusqu'au bout du chemin, et s'arrête au bord du ravin. Ils éteignent le moteur. Cinq types baraqués plantés dans la mercedes. Ils ont l'air fatigués. Ils regardent le soleil se coucher, juste sous

leur nez, leur voiture étincelle dans la lumière pourpre. Ils ont ouverts les yeux pour me voir, toute la journée, et ils n'ont récolté que des taches blanches sur leur cornée brûlée.

Je vois leur regard penaud, la lenteur de leurs gestes trahit qu'auparavant non plus, ils n'ont pas fait leur devoir.

Je m'extirpe de mon trou, je rampe dans les buissons, j'essaye de faire le moins de bruit possible, je me coule comme un lézard vers la voiture. Elle brille dans le soleil couchant, quelques mètres devant moi. Les cinq malabars baignent dans leur mélancolie.

J'inspire et j'expire profondément. J'ai un plan. Mes mollets me démangent, il est temps que je fasse un signe. Je secoue les fourmis de mes pieds. D'un mouvement

décidé, j'approche encore. Je suis attendu, je vais leur donner ce qu'ils ne demandent pas. Je m'accroupis contre le coffre, les mains sur le pare-choc. J'ai toujours pris ce qui se présentait, rien d'autre. J'entrouvre le coffre. Il y a une grande toile noire dedans.

J'agite les épaules et d'un geste, je lance la toile sur la voiture qui est soudain plongée dans le noir. Immédiatement, je bondis sur le toit de la voiture.

Ils jurent.

"On reste assis! C'est la bande d'Ismael."

"Ismael, ch'peux ouvrir la gorge du premier?"

"Pas question, Mustafa, Mohammed, Kain, Amos, Jamal... occupez-vous des mecs assis devant. Jaloul, Samy, Faysal... ceux à l'arrière.

Violonistes: consolez nos cœurs qui saignent lors de ces cruautés.

Mohammed Bazooka, tu prends tes hommes et tu te mets à gauche, Minoen Grenade, tu positionnes ta douzaine sur le flanc droit."

"Ismael, Ismael, ch'peux taper des grenades?"

**"Minoen Grenade: non! D'abord Laïla Tina Turner va nous mixer un truc
Lucretia, beauté à la harpe, retiens tes larmes, car oui : Leila va chanter."**

"Born to be wild..."

"Ismael, Ismael, ch'peux leur défoncer le pot d'échappement au bazooka?"

"Mohammed Bazooka, t'attends jusqu'à ce que Leila ait fini son morceau. Entre-temps, je vais négocier avec nos rigolos. Allo, allo: c'est Ismael Stamp, vous êtes encerclés et

sautés. Vous pouvez chacun à votre tour vous imaginer pourquoi."

" Ismael!"

"Oui sergent-major-troisième-division-artillerie-lourde-dirigée-vers-la-banquette-arrière, que veux-tu?"

"Un traître essaye de manœuvrer la clenche de la portière avec ses gros doigts gras."

"Information de première ordre sergent major, merci. Comment va-t-on résoudre ça, camarades? C'est vrai, j'aime voir voltiger ces lames brillantes. Chers minus farfelus, tous les cinq, les mains en l'air ou sans les mains. O cruelles eaux éternelles, je suis contraint de jouer ce jeu violent. Monsieur le chauffeur: mon infanterie s'est postée sous la voiture, avec des perceuses vicieuses entre les dents, dans une fraction

de seconde, vos plantes de pied orneront les brochettes de Mercedes que mes hommes aiment tant, une vraie délicatesse, vous pouvez maintenant retirer la clé du contact et ouvrir tout doucement le toit de 5 centimètres et me passer les clés.

Nous vous remercions.

- Born to be wiiiiild.

- Leila, vas-y, pousse la chansonnette.

Merci. C'est le moment d'envoyer Zouzi et ses panthères. Qu'il s'entraîne sur la bagnole.

Zouzi, comment va mec?

Tu te laisses pousser les ongles?

C'est bon ça, tu dis?

Black Widow n'a pas mangé depuis une semaine?

Zouzi, on ne va pas aller jusque-là, mettez-vous sur le côté.

Ordre à toutes les divisions en l'air et au sol: retirez-vous!

- Ouh Ismael, pourquoi, on veut leur couper la tête?

- Soldats, ne vous laissez pas avoir par le fait que vous avez été soldats pendant deux minutes. Il est temps de passer à tout le reste! Grand temps pour le reste! On a affaire à des gens qui évitent la métamorphose, des victimes d'eux-mêmes. Toute leur vie, ces cinq messieurs ont été représentatifs. Ce n'est pas marrant. Nous allons traiter ces cinq pauvres âmes avec la plus grande considération possible, que dis-je, nous allons leur offrir le cadeau qui dépasse toutes les mains: nous allons les livrer en proie à eux-mêmes.

Jaloul, Samy, Faysal, doooo, répétez: dooo.

Parfait. Divisions blindées de 17 à 38,

**gladiateurs, porteurs de béliers et pilotes
de F16, camarades, vous pouvez devenir
cerisier japonais et orchestre, c'est à nous
maintenant: ils ont la trouille, c'est le
moment de se refaire le portrait. Do re mi fa
sol la si do.**

Nous voici avec notre banjo,

Visez-moi le tornado

Un deux trois piano

**S'il vous plaît, messieurs les indéformables,
tendez l'oreille, laissez couler vos veines,
laissez planer votre moi, laissez-vous aller,
laissez la mer faire la noce avec votre moi
comme avec une méchante crevette, et
attendez, désirez, partez et sombrez,
toujours plus loin, toujours plus.**

**Je saute du toit de la voiture, j'enlève la
toile noire et je me poste devant eux. Ils**

**sont effrayés, ils transpirent, ils sont
cramoisés, ils me regardent.**

Je me tourne vers eux, je leur dis:

'Mes amis:

pas de foyer, pas d'avenir:

dénouez le soleil."

Et sous leurs yeux, je m'éloigne.

Nous y sommes

Nous voilà

Zanzibar, douce Zanzibar

Nous arrivons vers toi.

Nous voilà

Nous voilà

Zanzibar, Zanzibar

Dans nos os, tu t'es jetée

Nos pieds sont de plus en plus déjantés.

Que nous as-tu injecté dans la langue?

Pour toi

Nous parierions nos couilles

Car Zanzibar

Zanzibar, douce Zanzibar

Nous voilà, nous voilà

Nous faisons route vers toi.